

Kill Bill — Vol. 2
Et maintenant, passons à autre chose
***Tuer Bill : Volume 2* — États-Unis 2003, 136 minutes**

Carlo Mandolini

Numéro 232, juillet-août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2004). Compte rendu de [Kill Bill — Vol. 2 : et maintenant, passons à autre chose / *Tuer Bill : Volume 2* — États-Unis 2003, 136 minutes]. *Séquences*, (232), 49–49.

KILL BILL: VOL. 2

Et maintenant, passons à autre chose

La boucle vient de se refermer (définitivement ?)¹ sur l'un des événements cinématographiques les plus importants de 2003-2004. La saga **Kill Bill** du cinéaste américain Quentin Tarantino, amorcée il y a quelques mois avec la sortie du « volume 1 », trouve son aboutissement avec un « volume 2 » tout aussi coloré, désinvolte et brillant... et tout aussi désarçonnant que le premier, mais pas nécessairement pour les mêmes (bonnes) raisons.

Kill Bill: Vol. 2 s'intéresse comme prévu à la fin du parcours vindicatif et meurtrier de *The Bride* (dont on apprend enfin le nom, Beatrix) qui parvient enfin à remonter jusqu'à Bill, instigateur du massacre qui a décimé la toute nouvelle famille de Beatrix et qui a plongé la jeune femme dans le coma.

Dans ma critique du premier tome, j'avais fait part au lecteur du malaise que j'éprouvais en devant émettre une opinion sur un film qui était délibérément inachevé. Que dire, en effet, d'un film chaotique et déconstruit dont le sens ne pouvait se révéler qu'avec la présentation du deuxième volet du diptyque ?

C'est dans cette perspective que j'attendais, avec un certain espoir, **KBV2**.

Comme de fait, **KBV2**, tout en demeurant identique à la démarche esthétique du premier film, semble vouloir prendre d'entrée de jeu une tangente narrative propice à l'analyse et l'introspection. Dès les premières images, Beatrix, au volant d'une voiture sport, rappelle au spectateur (qu'elle interpelle directement avec aplomb et assurance durant un long monologue en gros plan) les raisons de sa croisade.

Par ce plan, et contrairement au début du « volume 1 » qui était marqué par une certaine *objectivité* du regard (qui se transformera cependant très rapidement, comme je l'ai écrit), le « volume 2 » anéantit d'emblée toute distance entre le spectateur et Beatrix.

La table est donc mise pour une introspection du personnage de Beatrix, voire même une remise en question de sa violente croisade, qui repose, en fait, uniquement sur une « méprise » (tiens, Tarantino serait-il devenu tragédien ?).

Malheureusement, ces questions ne semblent pas intéresser le cinéaste. D'ailleurs, pourquoi devrait-il se justifier ? Pour lui, la violence a toujours été un outil esthétique comme un autre. Et puis, Tarantino est beaucoup trop occupé à filmer de brillantes scènes, plus prodigieuses les unes que les autres, pour penser à la morale.

Kill Bill: Vol. 2 ne justifie donc rien. Pourtant le film est étrangement bavard. Les personnages parlent, parlent et parlent. Certes, les dialogues sont dynamiques, drôles comme toujours, mais bien peu percutants, parce qu'ils ne révèlent finalement rien de très important (l'autodérision a ses limites).

Pour ces raisons, **KBV2**, comparé au premier volet, apparaît donc étonnamment statique.

Il faut dire que Tarantino, qu'il l'ait voulu ou non, n'avait plus le choix de stopper ainsi la course folle de son récit. Après avoir fait du cinéma et des icônes de la culture populaire les seules véritables



(Malgré tout)... un niveau narratif vertical

vedettes du premier film, **KBV2** se devait maintenant de laisser parler des êtres humains.

Mais Tarantino n'est pas (encore) un cinéaste de la profondeur. Ses films fonctionnent à un niveau narratif *vertical*. D'un genre à l'autre et d'une citation à l'autre, la maîtrise d'une cohérence narrative ou esthétique est viscéralement contraire au sens et à l'esprit des films de Tarantino.

KBV2 nous fait néanmoins passer encore une fois de bons moments de cinéma (en fait plusieurs très bons moments, certaines scènes sont mémorables), mais on ne sait toujours pas ce qu'il faut en faire. Et finalement on sort déçus, parce qu'on comptait sur le volume 2 pour faire la lumière sur l'opus 1. À tort, sans doute.

Mais voilà peut-être le problème fondamental de **Kill Bill**. Cette organisation en volume 1 / volume 2 est artificielle et déséquilibre l'œuvre en attribuant une trop grande importance aux deux dernières heures. **Kill Bill** devrait fonctionner beaucoup mieux lorsqu'il sera présenté en un seul bloc, comme prévu. Cette mosaïque d'images fortes et d'hommages au cinéma populaire prendra alors tout son sens. Le seul sens véritable pourrait être celui de célébrer le cinéma populaire qui a permis au cinéaste Tarantino de naître.

Mais maintenant, Q., passons à autre chose, d'accord ?

Carlo Mandolini

¹ La boucle est-elle vraiment bouclée ? On se rappellera que dans le volume 1, Beatrix avait plus ou moins formellement donné rendez-vous à la fille de sa toute première victime, Copperhead, pour un combat revanche. Puis, dans le volume 2, malgré d'horribles souffrances, Elle Driver (personnage incarné par Daryl Hannah) est le seul ennemi juré de Beatrix à ne pas rendre l'âme à la fin du combat...

■ **TUER BILL : VOLUME 2** — États-Unis 2003, 136 minutes — Réal. : Quentin Tarantino — Scén. : Quentin Tarantino, Uma Thurman — Photo : Robert Richardson — Mont. : Joe D'Augustine, Sally Menke — Déc. : Sandy Reynolds-Wasco — Cost. : Kumiko Ogawa, Catherine Marie Thomas — Int. : Uma Thurman (*The Bride/Black Mamba*), David Carradine (*Bill*), Michael Madsen (*Budd*), Daryl Hannah (*Elle Driver*), Chai Hui Liu (*Pai Mei*), Michael Parks (*Earl McGraw*), Perla Haney-Jardine (*B.B.*) — Prod. : Lawrence Bender — Dist. : Alliance.